

gea, au bas de la côte de Saint-Quay, entre les premières maisons du port de Perros. Elle fut ressaisie par de très anciennes timidités de bourgeoise et s'efforça de ne plus faire de bruit en marchant de crainte d'attirer l'attention.

Que dirait-on de l'apercevoir à cette heure trempée de pluie, seule sur les routes ? Mais toutes les fenêtres étaient closes. Un douanier faisait le quart, enveloppé dans son manteau. Elle attendit, pour tourner au coin de la petite place, qu'il se fût éloigné.

Le vieux Guen veillait dans la salle basse. Il devinait que les choses avaient mal tourné. Jusque très tard dans la soirée, il était resté à causer près de la cheminée avec Simone.

Il n'avait pu se retenir de lui parler de ce sujet qui l'occupait tout entier, et ce que lui avait dit la petite lui semblait si bien pensé, si fort au-dessus, croyait-il, d'une fille de quinze ans, que, maintenant qu'elle était remontée là-haut, il ne cessait de songer à elle.

Au coup frappé par Corentine, il se leva brusquement et vint ouvrir.

Quand il l'aperçut, pâle, haletante, les vêtements tachés de boue, il comprit et dit avec une grande pitié dans la voix :

—Entre, ma Corentine, assieds-toi. Comme tu arrives tard !

Il l'avait prise par la taille et l'amena vers la chaise qu'avait laissée Simone. Puis il enlevait le mantelet tout mouillé et jetait sur le feu une brassée de bois.

—Chauffe-toi, approche-toi. Tiens, comme ceci.

Mais son orgueil de petite tête folle avait ressaisi Corentine. Elle passa la main sur son visage pour écarter les cheveux collés à ses joues, et, regardant le père, elle dit avec un rire forcé, qui tremblait :

—Eh bien ! Je n'ai pas réussi !

—L'as-tu vu ?

—J'ai vu Mme Jeanne. Je vous assure qu'elle n'a pas changé. C'est la même femme qui nous déteste. Moi, vous, nous tous. J'ai eu grand tort d'écouter tout le monde et d'aller vers ces gens-là !

Elle avait l'air de reprocher son insuccès au vieux Guen, qui s'était assis près d'elle et tantôt la regardait, tantôt rassemblait, du bout d'une pelle, les rames de bois brûlées en leur milieu. Il resta très doux et répondit :

—Ce que tu faisais était bien, pourtant.

—J'en suis récompensée, vous voyez ! Des injures, le mépris : voilà ce que j'en ai retiré.

—Cela ne m'étonne pas beaucoup d'elle, ma petite. Mme Jeanne n'a jamais été bien disposée pour toi. Mais lui, mon enfant ?

—Il n'a pas paru.

—Peut-être il n'était pas là ?

—Si ! si ! il était là, je le sais, et il n'est pas venu !

—Pauvre petite ! dit Guen.

Il la considéra un moment, comme la chose la plus triste, la plus faible, la plus à plaindre qu'il eût vue. Puis il reprit :

—Alors, pourquoi es-tu rentrée si tard ? Tu devais revenir avant le dîner.

Elle rougit. Au coin de ses lèvres deux plis se creusèrent. Elle renversa un peu la tête en arrière, puis de côté, et, la laissant retomber sur l'épaule de son père, elle dit en sanglotant :

—Je ne puis pas vous dire... non, pas en ce moment... laissez-moi pleurer.

Et lui, qui n'avait guère l'habitude de ces menues attentions, il s'arrangea pour qu'elle pût mieux pleurer sans être vue, à moitié cachée dans le pli de sa veste brune et soutenue d'un bras, très doucement.

Il la traita comme une enfant, se bornant à répéter : "Pauvre ! pauvre !" Et cela voulait dire : "Pleure, va, tu es à l'abri, je t'aime bien, je suis vieux, Corentine ; mais tu ne pèses guère ; appuie-toi."

Elle s'abandonnait à cette tendresse ; pour la première fois depuis longtemps elle avait besoin de lui. Il le sentait. Et cela était une douceur incroyable.

Quand il la vit apaisée et les nerfs détendus, il la releva.

—A présent, dit-il, tu vas monter dans ta chambre. Fais attention, Simone dort.

—Ah ! oui, Simone, fit-elle, comme si elle avait oublié la présence de sa fille.

—Il faudra nous la laisser, fit gravement le capitaine.

—La laisser ? y pensez-vous ! Après cela ?

Elle se trouvait tout entière, avec son accent impérieux, son air de lutte et de révolte.

—Oui, dit Guen tranquillement. D'abord, tu l'as promis.

—A qui, je vous prie ?

—A elle.

—Je voudrais voir qu'elle me le rappelât, par exemple. Demander à revoir son père, ma fille, après ce qui vient de m'être fait !

—Mais elle ne sait rien, Corentine. Elle serait excusable.

—C'est vrai.

—Et puis, ce n'est pas elle qui te le demande, mon enfant, c'est moi :

—Vous père ? Vous voulez ?...

—Oui, je veux.

Elle fixait, stupéfaite, les yeux ardents sur ce vieux père qui lui tenait tête sans se fâcher ni s'émouvoir, avec une conviction grave. Elle était si peu habituée à l'entendre parler de la sorte !

—Vois-tu, continua-t-il, je la connais bien, ta Simone, à présent. Elle est capable de faire ce que nous ne ferions pas, ni toi ni moi.

—Pauvre innocente !

—C'est peut-être à cause de cela, justement, Corentine. Laisse-la aller. J'ai idée qu'elle trouvera des moyens. Quand il la verront, si belle comme elle est, et si facile à aimer...

Mme Corentine lui prit le bras brusquement :

—Mais vous ne comprenez donc pas qu'ils la garderont !

—La garder ?

—Eh ! oui, la garder. Ils sont capables de tout !

Le vieux se leva tout d'une pièce, le visage et la voix rudes pour la première fois.

—Capables de tout, je veux bien, dit-il. Mais elle, ta fille, tu ne la connais pas !

—Allons donc !

—Non, tu ne la connais pas ! Si elle te dit qu'elle reviendra, tu peux avoir confiance, elle reviendra, et elle t'en aimera mieux, de ne pas l'avoir traitée comme une enfant qu'elle n'est plus.

—Et s'ils la chassent ? dit-elle mobile comme toujours, et sans voir la contradiction.

—Je serai là, moi, Corentine, pour te la ramener. Et alors jamais je ne te demanderai plus rien. Je te le promets. Mais, essaye encore, dis, essaye par notre Simone, qui ne saura pas tout, mais qui devinera, s'il le faut, et qui peut-être, peut-être...

Sa voix se fit un peu tremblante.

—Tiens, Corentine, fais-le pour moi, qui ai toujours regretté ton mari !

Et telle était la fatigue morale et physique de Corentine, telle était aussi la supplication douloureuse du père, que la jeune femme baissa la tête, et dit :

—Je ne sais plus ce que je veux. Faites ce que vous voudrez. Je la laisserai.

XVI

Quand Marie-Anne apprit que le projet était accepté, le lendemain au réveil, elle eut, regardant le père qui lui parlait à voix basse, la même expression de ravissement qu'elle avait eue en apprenant la bonne nouvelle pour Sullian. Son fils dormait près d'elle.

Guen, assis au pied du berceau, près du lit, avait l'air heureux, comme si on lui eût annoncé qu'il allait rejoindre de trente ans et reprendre le commandement de l'*Armide*.

Ce fut même une force pour Mme Corentine, ce contentement où elle laissait les siens. Sa résolution prise, elle l'exécuta avec une hâte et une rigueur que personne lui eût demandées. Elle abandonna sa fille au grand-père. Elle partit sans pouvoir conseiller ni juger cette tentative qu'allait faire son enfant.

Dès le lendemain, elle louait une voiture qui la conduisait, sans toucher Lannion, à Plouaret. De là ne voulant pas refaire seule toute la route qu'elle avait parcourue avec Simone, elle se rendit à l'un des ports voisins, et le petit cutter anglais qui, chaque semaine, vient chercher à Portrieux des œufs et des fruits pour Jersey, la prit à bord et l'emmena.

Simone resta plusieurs jours à Perros. Puis, par un chaud après-midi de la fin d'août, un jour qu'elle se sentait plus de courage, ayant songé, prié, longuement causé avec sa tante devenue son intime amie, elle monta dans la carriole qui l'avait déjà menée au Pardon de la Clarté. Sa malle était ficelée à l'arrière.

Le vieux Guen tenait les rênes. Au moment où il allait donner le coup de fouet du départ, Simone sauta à terre.

—Attendez ! dit-elle, j'ai oublié !

(A suivre.)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la DYSPEPSIE, au lieu de Thé et Café, Buvez le CAFÉSANTÉ FORTIER